

# Des étudiants en médecine formés à l'empathie

Sorbonne Université envoie les futurs médecins à la rencontre de victimes de viol et de personnes en détresse

**P**aul se souvient en avoir pris «plein la figure». «Une femme a expliqué que cela fait trois fois qu'elle va à la gendarmerie se plaindre d'agressions sexuelles, et qu'il ne se passe rien... J'étais à des années-lumière de me rendre compte de l'horreur que certains vivent», raconte cet étudiant en 4<sup>e</sup> année de médecine à Sorbonne Université, à Paris. Casque sur les oreilles, il a écouté, durant une demi-journée, les appels reçus sur le numéro vert Viols femmes informations (0-800-05-95-95) par les salariées du Collectif féministe contre le viol (CFCV). Et ainsi appréhendé une réalité dont il ne soupçonnait pas l'ampleur : une femme sur six a subi ou subira des violences sexuelles au cours de sa vie.

En ce matin d'été, le soleil entre à flots dans le local de la permanence téléphonique du CFCV. Carole, apprentie médecin, écoute Lucie répondre à la mère d'une jeune femme agressée par un voisin : «Il y a des phrases toutes simples qui peuvent aider votre fille : lui dire "je te crois". Et aussi : "Quelles que soient les circonstances, tu n'es pour rien dans ce que cet agresseur a commis", explique l'écoutante. Essayez de valoriser tout ce qu'elle a déjà fait – se confier, c'est énormément de courage. Pour l'instant, elle n'a pas pu porter plainte, il n'y a aucune pression à mettre.»

## «Un rôle génial à jouer»

Une fois le téléphone raccroché, Carole remercie Lucie et l'interroge sur l'échange qui vient de se dérouler. «Comme médecin, vous avez un rôle génial à jouer», l'encourage l'écoutante. Le médecin, poursuit-elle, est le premier recours des victimes ; il peut aussi contribuer à libérer la parole, en demandant à chaque patient, quel que soit le motif de sa visite, s'il a subi des violences. Et si l'un d'eux est choqué ? «Vous pouvez

lui répondre : "Vous savez, je pose la question à chacun de mes patients", car c'est très fréquent et qu'il n'y a pas de profil de victime.»

Carole est aussi sensibilisée à la possibilité d'établir un certificat médical, «même s'il n'y a pas de traces de violences physiques, pour dire "la patiente nous confie que"... Ce sera très utile s'il y a une procédure en justice». L'étudiante se voit aussi rappeler l'obligation, qui s'impose à toute personne adulte, y compris dans son travail, de signaler des violences commises envers les mineurs de moins de 15 ans et les personnes fragilisées. «Y compris sans leur consentement ?» Oui, répond Lucie, qui propose à la future médecin une façon de s'en expliquer auprès d'une personne concernée.

Sorbonne Université n'a pas attendu l'affaire Weinstein et le mouvement #metoo pour lancer des immersions au CFCV. Elles ont commencé en 2012 : le vice-doyen de la faculté de médecine chargé des formations, Alexandre Duguet, a appelé ce numéro Vert historique, et lui-même tenté l'expérience, avant de progressivement l'étendre à chaque promotion de 4<sup>e</sup> année, soit

400 étudiants – 83 % des étudiants en médecine s'estimaient insuffisamment formés sur ces thématiques, rappelle une thèse de médecine (Violences sexuelles et formation médicale initiale, Gaëlle Aubert, 2014).

«Le vice-doyen nous avait expliqué sa démarche dès son discours de rentrée aux étudiants de 2<sup>e</sup> année : former de meilleurs médecins, qui apprennent à écouter», se souvient Alice. Quelques mois plus tard, toute sa promotion passait, à tour de rôle, une demi-journée à la permanence téléphonique de SOS-Amitié. S'y ajoutent des cours, des simulations et des examens consacrés à la relation de soins. «Comme pneumologue, tabacologue et ancien réanimateur, je mesure l'im-

portance d'améliorer la communication entre médecins et malades, et entre soignants», explique Alexandre Duguet. Il a aussi lancé des «focus groups», lors desquels patients et apprentis médecins confrontent leur vécu – et leurs préjugés – concernant le handicap, l'obésité, les maladies mentales ou les addictions...

S'y ajoutent, en 4<sup>e</sup> année d'études, l'immersion au CFCV, ainsi qu'une nuit de maraude avec le Samusocial, à la rencontre des sans-abri qui vivent dans les rues de Paris. Carole l'a effectuée voici deux mois. «C'était très intéressant. Mais il faisait froid, il pleuvait, je me suis sentie désemparée face au manque de solution. Au CFCV, j'apprécie que l'on me donne des outils.» Alyssa, qui a effectué récemment cette nuit de maraude, en garde pour sa part quelques enseignements utiles : «On a rencontré un SDF qui venait de

sortir d'un séjour à l'hôpital. Cela m'a fait penser qu'à l'avenir, si j'ai besoin de garder le contact avec un tel patient, je pourrai passer par le Samusocial.»

Lors de son lancement, en 2009, cette innovation pédagogique n'est pas allée de soi. «J'ai eu du mal à l'imposer : on me disait que ce n'était pas de la médecine, raconte le professeur Duguet. Mais cela permet aux étudiants de changer de regard, de développer leur empathie, alors qu'eux-mêmes n'en reçoivent pas dans leurs études, et n'y sont pas formés.»

Il faut encore vaincre la réticence de certains apprentis médecins. Paul se souvient d'être allé au CFCV «un peu à reculons», craignant «d'être stigmatisé en tant qu'homme». D'autres étudiants tournent ces expériences

en dérision, ou ont le sentiment d'y perdre leur temps – surtout si le téléphone a peu sonné lors de leur immersion. Alice, de son côté, regrette que celle au CFCV

soit elle aussi obligatoire, «à moins de s'en expliquer auprès du vice-doyen. Cela peut être douloureux pour celles et ceux qui auraient eux-mêmes été confrontés à des violences sexuelles».

«C'est remuant, confrontant, mais dans un cadre bienveillant, justifie le professeur Duguet. Faire l'expérience de la solitude, des violences faites aux femmes et de la précarité est beaucoup plus fort pour apprendre que d'en avoir une connaissance théorique.» Dans les quelques lignes de bilan qu'il demande d'écrire aux étudiants après ces immersions, certains parlent d'une «claque». Et la plupart les jugent utiles. «Plus on connaît son patient, son entourage, ce qu'il a vécu, mieux on peut le soigner», salue ainsi Carole. Pour elle, «il y a un ressenti des patients, selon lequel les médecins ne les laissent pas s'exprimer. C'est à nous de leur en donner l'occasion».

## «Leçon d'humilité»

Alice partage ce sentiment. «Lors de ma demi-journée à SOS-Amitié, il n'y avait pas eu beaucoup d'appels. Mais c'est une façon de nous sensibiliser à la solitude et à la dépression, des facteurs qui influent sur la santé. C'est également une leçon d'humilité : c'est très dur d'écouter sans pouvoir rien faire pour la personne. Mais on se rend compte que déjà l'écouter, c'est beaucoup.»

La réforme des études de santé annoncée jeudi 5 juillet par le gouvernement semble faire écho aux efforts de Sorbonne Université, et d'autres facultés, en faveur d'une médecine plus empathique : les très théoriques «épreuves classantes nationales» de 6<sup>e</sup> année, qui déterminent, selon son rang d'arrivée, le choix de sa spécialité et son lieu d'internat, vont être remplacées par d'autres examens, dont une évaluation des «compétences relationnelles» des étudiants. ■

CLAIRE ANÉ

## Il y a une vie pour les « reçus-collés » de première année de médecine

**« SUR LE COUP, RATER MÉDECINE SEMBLE UN ÉCHEC terrible. Mais cela peut aussi donner la chance de découvrir des filières dont on ne soupçonnait pas l'existence. »** Cette remarque, Jules Revais ne la lance pas à la légère. « Reçu-collé » en 2012 en médecine – c'est-à-dire ayant validé la première année commune aux études de santé (Paces) sans faire partie du nombreux clausus fixé par le concours –, il a en effet profité d'une passerelle vers Polytech Lyon pour rejoindre une formation d'ingénieur.

Lui qui avait justement hésité en terminale avec un DUT en physique a finalement pu satisfaire dans cette école son intérêt pour la technique. De plus, au gré des spécialisations, Jules Revais a renoué avec l'univers médical. « Qu'il s'agisse de concevoir des poches à perfusion biocompatibles ou des prothèses en fibre de carbone, les ingénieurs en matériaux sont aujourd'hui très recherchés », note-t-il. Diplômé dans ce domaine en 2016, le voilà qui travaille désormais dans une PME grenobloise au développement de nouveaux produits d'orthopédie, comme des attelles ou des corsets.

**« Il y a énormément de métiers qui gravitent autour des soins et donc bien plus d'opportunités de participer**

**à l'univers médical qu'on ne l'imagine en terminale »,** conclut le « reçu-collé » de 2012. Un constat partagé par Abigaïl Latin, aujourd'hui en quatrième année à UniLaSalle, à Beauvais. Si elle a eu du mal à faire le deuil de son premier rêve, cette étudiante de 22 ans a trouvé dans cette école d'ingénieurs en agronomie, agroalimentaire, géologie et environnement la stimulation intellectuelle qu'elle recherchait, ainsi que la possibilité d'œuvrer pour la santé à travers les questions d'alimentation. Avec, en prime, une ouverture internationale.

**« Bien plus à ma place »**

**« Je n'aurais pas pu faire d'échange universitaire en Thaïlande et aux Etats-Unis si j'étais restée en fac de médecine »,** note Abigaïl Latin. Et puis, affirme-t-elle, son passage en Paces lui a permis d'acquérir des méthodes de travail fort utiles pour la suite. « Après un échec en médecine, on a tendance à se dévaloriser alors qu'on a tout à fait les moyens de réussir ailleurs. En troisième année de psycho, j'ai d'ailleurs été major de promotion », glisse Hoani Martin, étudiante en master de neuropsychologie et neuro-imagerie. « Au lycée, je croyais que la psychologie ressemblait à la philosophie, raconte-t-elle. C'est à l'occasion d'une conférence en Paces que j'ai découvert que la discipline permettait également de se pencher sur les liens entre le fonctionnement du cerveau et le comportement humain. » Quand elle a vu que l'université de Bordeaux avait créé un accès en deuxième année de licence dévolu aux reçus-collés, Hoani Martin n'a donc pas hésité une seule seconde à saisir cette occasion.

En effet, les écoles d'ingénieurs et les facs de physique, chimie ou biologie ne sont pas les seules à s'intéresser à ces profils d'élèves sérieux. Des filières en sciences humaines et sociales leur tendent aussi la main. A l'université de Montpellier, Emma Illac a pu suivre un parcours aménagé pour raccrocher avec un cursus juridique classique. « Les matières enseignées touchaient à la vie de tous les jours, je me suis tout de suite sentie bien plus à ma place qu'en médecine », conclut-elle. Son master de droit pénal en poche – avec mention –, elle rêve déjà d'autres concours, comme celui de l'École nationale de la magistrature. Preuve que les mauvais souvenirs de la Paces sont déjà loin. ■

AURÉLIE DJAVADI